

Paul Sandrin

Lorsque point l'aube

Zuihitsu

*Nouvelles provinciales
récits et poèmes
d'hier ou d'ailleurs*



Du même auteur :

- « ***Saints d'Auvergne*** », récits, Editions Gerbert Aurillac, 2000.
- « ***L'irrésistible ascension de la Julie de Cornemure*** », roman *drolatique*, Editions La Galipote Vertaizon, 2003.
- « ***Un sourire du pays des Vertes Gentianes*** », saga romanesque, Editions de l'Ermitage, 2004.
- « ***Sombra y Sol*** », poésie, Editions de l'Ermitage, 2005.
- « ***Le Bal des Prénoms, sur un air de cabrette*** », humour, Editions de l'Ermitage, 2005.
- « ***Lumière céleste*** », roman satirique, Editions de l'Ermitage, 2006.
- « ***Rose d'hiver*** », poésie, à paraître.

Paul Sandrin

Lorsque point l'aube
Zuihitsu

Nouvelles provinciales,
récits et poèmes,
d'hier ou d'ailleurs

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4378-6

Dépôt légal : Décembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Préface

Après s'être consacré à une vie professionnelle bien remplie, Paul Sandrin s'est plu à écrire, la retraite venue, avec beaucoup de facilité, romans, poèmes, essais philosophiques.

Lorsque Point l'Aube reprend, en les classant et en les enrichissant, des pages antérieures qui, réunies, dessinent de lui un portrait d'honnête homme attachant, mêlant humour et profondeur.

Comme l'indique le sous-titre : *zuihitsu*, terme japonais qui signifie « au fil du pinceau », l'auteur choisit spontanément ici l'esthétique du fragment pour aborder des thèmes variés, « à sauts et à gambades », comme dirait Montaigne.

Aucun souci de chronologie ne vient entraver la fantaisie de l'ensemble :

- Portraits satiriques, silhouettes et langage savoureux de son Auvergne natale,
- Souvenirs émus de son enfance,
- Anecdotes pittoresques, qu'il évoque un mémorable repas dominical ou la fameuse recette de la caille aux raisins,

– Formes poétiques variées qui rendent hommage à R. Queneau et à ses 99 *Exercices de style*, et témoignent ainsi de son goût pour les mots.

Pourquoi enfin ce titre *Lorsque Point l'Aube* ? Comme le dit lui-même l'auteur, le matin, après les longues insomnies, c'est l'heure propice à l'évocation des êtres et des paysages aimés : Bords d'eau, Pays des volcans, Couleurs de Brie. C'est aussi « l'amère douceur d'une libre errance au fil des ondes incertaines de la mémoire ».

Françoise Robert,
professeur agrégée de lettres,
animatrice du Club de lecture du Bois la Croix.

I

Prélude

1

Esope conte qu'un manant...

Emprunts, imitations, pastiches, allusions ou simple influence, la littérature, comme l'art, se nourrit, au-delà de la créativité propre de l'auteur, des écrits ou des œuvres du passé, proche ou lointain.

Voici à titre d'exemple personnel, quelques rimes, éponymes de mon dernier ouvrage, accompagnées d'une célèbre consonance¹ :

rose d'hiver

*« elle était pâle, et pourtant rose, »
semblait parfois prendre la pose,
n'était-elle pas amoureuse
de son étrange beauté ?*

*« elle était pâle, et pourtant rose, »
pareille à son teint clair et rose,
la rose pâle et pourtant rose
qu'ébloui je lui tendais...*

¹ « Elle était pâle, et pourtant rose,
Petite avec de grands cheveux.
Elle disait souvent : je n'ose,
Et ne disait jamais : je veux »
Hugo, *Les Contemplations*

En analysant ainsi mes propres textes, je pourrais me livrer à une sorte de dissection à vif de *Lorsque point l'aube*. Au risque de l'occire.

Je souhaite seulement souligner quelques liens de l'ouvrage, parmi bien d'autres, avec nombre d'écrits parus.

2

Quand la nuit tombe

J'ai été séduit par un ouvrage ancien récemment traduit : *Quand la nuit tombe*, de W. Wilkie Collins trad. E. Chedaille, Ed. Phébus, octobre 2006.

La hardiesse de Collins avait été d'élaborer un recueil de nouvelles disparates « habilement liées par une trame parfaitement cohérente. Une jeune femme, Léah, est censée transcrire les textes *quand la nuit tombe*, sous la dictée de son mari, un peintre portraitiste que la cécité menace. Et avec elle le chômage ! Son épouse a donc imaginé pour survivre un expédient original : rédiger un ouvrage à partir des meilleures histoires racontées au peintre par ses modèles lors des séances de pose. »

Sans vouloir retenir ce type de procédé littéraire, j'ai préféré ordonner plus classiquement mes récits par thèmes.

Il se trouve que j'ai renoncé à profiter de mes insomnies pour activer mon clavier. A l'inverse de la lecture, la tension créatrice m'interdit de retourner facilement au sommeil plus tard dans la nuit. Tout naturellement, du fait des contingences sociales et familiales, la pleine journée et la soirée ne me sont que peu disponibles. J'oriente mes efforts à préserver quelques heures de repos au plus noir de la nuit pour

retrouver mon bureau dès les premières lueurs du jour.

Et c'est avec bonheur que je vois chaque matin poindre l'aube.

En symétrie avec l'ouvrage de W. Wilkie Collins, un titre s'est imposé à moi : *Lorsque point l'aube* !

3

Autoplégia

Le terme paraît évidemment antinomique.

Les plus grands, tel Hemingway reprenant une nouvelle pour en faire un roman, se sont souvent appliqués à récrire une même histoire. Pourtant lorsqu'un écrit a été publié, son auteur est-il le même homme plusieurs années après ? Et ne commet-il pas une spoliation envers celui qu'il a été en réutilisant l'un de ses textes ?

La liste est si longue ici de mes larcins parmi mes livres précédents que l'on peut considérer, malgré un certain nombre de créations originales, qu'il s'agit pour une grande part de *morceaux choisis* à partir de mes publications précédentes (*Vertes Gentianes*, *Sombra y Sol*, *Julie de Cornemure* ou *Lumière céleste*).

En vérité cette pratique n'est rien d'autre qu'une compilation ou un *best off* tellement à la mode chez les musiciens ou les animateurs télé. Pourquoi pas chez les auteurs ?

J'espère qu'il me sera pardonné.

Personnellement je m'accorde à moi-même l'absolution.

On peut aussi considérer qu'il s'agit là d'une réédition revue et très augmentée de mon premier petit recueil, *Saints d'Auvergne* paru en 2000.

4

Exercices de style

En hommage à Raymond Queneau et à ses extraordinaires *Exercices de style*, l'ouvrage est fractionné en 99 articles, textes ou texticules (néologisme coquin dont j'ai découvert qu'il avait été utilisé bien avant moi, précisément par Queneau).

J'ai aussi retenu *Exercices de style* pour titre d'un chapitre.

5

Explication de textes

En ma qualité d'émigré d'Auvergne et d'immigré en Brie, j'ai rassemblé les récits en rapport avec chacune des deux provinces. D'autres se situent « au bord de l'eau ».

L'humour indépendamment de la géographie a une place à part. De même que la fantaisie, l'hédonisme mais aussi l'amertume, la peine ou la colère en cette époque de tant de désastres présents ou annoncés.

J'ai toujours été sensible à la qualité de la forme, à l'élégance des mots et de leur agencement, au jeu de mots, à l'humour issu de leur choix judicieux.

*J'aime les mots,
J'aime l'image,
Magie des mots...*

En un mot donc, j'attache une place majeure à la forme dans l'expression.

Dans ce souci de l'orner au mieux, j'ai le plaisir et l'honneur de me trouver en accord avec Hugo pour lequel « *il n'y a ni fond ni forme, le puissant jaillissement de la pensée apportant l'expression avec elle, le fond et la forme sont le même fait de vie* ». Et ajoute-t-il « *la forme est le fond qui monte à la surface.* »

Ainsi au lieu d'enchaîner des récits en un roman ou une saga solidement construits, mon nouvel ouvrage rassemble donc récits et nouvelles, sans souci de continuité rigide ni de liens contraignants d'un écrit à l'autre. En ce sens il est en accord avec Valéry Larbaud, qui souhaitait se libérer autant que faire se peut de « *la vieille carcasse rouillée de l'intrigue* ».

De nombreux poèmes nouveaux ou anciens, qui, s'ils ne sont aujourd'hui que peu prisés en recueil, égayent l'ouvrage de ci de là – et même ici et là – en le parsemant de leur petite musique particulière.

II

Bords d'eau

6

Baie de Somme

J'avais aperçu Karen en rendant visite à Gilberte.

Karen finançait ses études de lettres comme garde de nuit auprès de Gilberte. Elles étaient devenues amies.

Un jour, ma vieille amie Gilberte Hermannn m'a interpellé :

– Vous vous souvenez, Jacques ? Vous m'aviez proposé de vous accompagner en baie de Somme un jour de beau temps. Avant que je ne tombe malade.

– Bien sûr ! Si vous vous sentez assez solide, je suis prêt à renouveler mon offre.

– Ne dîtes pas de bêtises, Jacques ! C'est gentil de votre part, mais vous connaissez mon état...

– C'est vous qui en reparlez, Gilberte ! Seul, cela ne me tente guère.

– Emmenez donc Karen ! Elle vient de terminer ses examens de l'année et je vois bien qu'elle tourne en rond, ces jours-ci. Son ami est parti en stage aux Etats Unis pour six mois.

– Vous ne pensez pas que je vais le remplacer ? J'ai presque trois fois l'âge de Karen !

– Voyons Jacques ! Vous n'êtes pas tenu de tenter de la circonvenir. Depuis le temps que nous sommes

amis tous les deux, vous ne m'avez jamais sauté dessus que je sache !

Un week-end ensemble meublera vos deux solitudes. Laissez-moi faire, je suis sûre qu'elle acceptera.

J'ai souhaité bien faire les choses. Le sac de Karen rangé dans le coffre, je lui ai tendu une rose en tenant la portière. La jeune femme a humé le parfum de la fleur, curieuse du poème qui l'accompagnait :

« ...*Une fleur pour toi, quelle éloquence !* »

– Merci, merci ! Madame Hermann m'avait bien dit que vous étiez poète.

– Parfois...

– Je suppose que ces vers ne sont pas d'aujourd'hui. Je ne suis pas la muse qui vous les a inspirés ? D'ailleurs, je ne le souhaite pas. Que les choses soient bien claires entre nous avant de démarrer !

– Elles le sont tout à fait. Je n'ose pas...

– Quoi donc ?

– Rien, rien !

– Continuez ! Vous avez trop parlé pour arrêter en chemin.

– Je n'ose pas... vous rapporter la question de l'hôtesse au téléphone.

– Dîtes toujours !

– « Un grand lit ou deux séparés ? ». Je me suis aussitôt récrié : « Mais non ! Je vous ai demandé deux chambres individuelles ! »

– Evidemment !

Karen n'a pas menacé d'abandonner la promenade, mais il s'est passé quelques kilomètres avant que nous ne reprenions une conversation détendue.

Le parc régional du Marquenterre offre au visiteur le précieux spectacle de multiples espèces d'oiseaux migrateurs. Arrivés de bonne heure, nous avons pu parcourir ce coin de nature protégée avec ravissement. Nous avons eu l'opportunité de flâner parmi une assistance peu nombreuse, avant la grosse cohue du week-end.

L'organisation impeccable des lieux nous a permis de parfaire nos connaissances ornithologiques, au-delà du plaisir des couleurs, des formes et des évolutions de la riche population migratoire.

Au détour d'un chemin bordant l'eau, nous avons pu bénéficier à la volée des indications de l'accompagnatrice d'un groupe visitant la réserve ce matin-là.

« Nous sommes à la période de l'accouplement des canards, essentiellement des cols verts. Les mâles particulièrement actifs en ces torrides journées sont parfois si impatients qu'une innocente canette risque, si elle n'y prend garde, d'être soumise à un véritable viol collectif. Au-delà d'une éphémère satisfaction, elle se retrouvera honteuse et rompue par l'assaut de la horde ».

Décidément ! Si les animaux donnent l'exemple !

Légèrement émoustillée par ce discours, Karen ne tarde pas à me héler :

– Venez voir ! Regardez ! Ici !

Pour l'illustration du propos précédent, un couple de volatiles, sans doute préposé à l'instruction des

visiteurs, s'active à cœur joie dans une petite anse sous le rameau d'un saule.

Après l'exercice, mademoiselle se refait longuement une beauté en lissant soigneusement les plumes de son soyeux corsage. De temps à autre, elle jette furtivement un œil vers son partenaire immobile à peu de distance.

Espère-t-elle un nouvel hommage ? Magnanime ou jaloux, le mâle continue à monter la garde, figé auprès d'elle. Peut-être, ne songe-t-il qu'à protéger vertueusement l'aimée de la sauvagerie de ses congénères ? Ou attend-il de retrouver lui-même quelque vigueur ? Mon impatience à continuer la visite ne permet pas à Karen de savoir ce qu'il en advient.

Suite à cette péripétie, je feins de persister à me demander si son déroulement est bien le fruit de la planification administrative désireuse de présenter un exercice pratique pour accompagner le discours théorique du guide de la visite.

Une autre disposition des lieux me ravit quant à la qualité et la minutie de l'organisation mais me consterne à la fois. Je ne comprends pas cet étiquetage des différents sites par des pancartes peintes, clouées sur des piquets de bois qui donnent des précisions sur les occupants des lieux. Collines des hérons ici, là oies sauvages, cygnes blancs ou noirs, sarcelles bleues, etc.... J'admire que l'on puisse ainsi amener les diverses espèces à se ranger derrière leurs panneaux respectifs mais je regrette ces marques de civilisation venant polluer des lieux prétendument préservés.

Certes on n'en est pas à la vaste concentration urbaine et au béton bordant au plus près les chutes du

Niagara, mais j'aurais apprécié une plus grande pureté en ce petit espace de nature brute.

Karen argue que je n'ai rien compris !

– Ce ne sont pas les oiseaux qui se rangent derrière les écriteaux. Ce sont les écriteaux que l'on installe sur les emplacements, toujours les mêmes, que les volatiles occupent rituellement lors de chaque migration !

Je ne sais pas si cela est dû à l'apparente conviction de Karen quant à quelque naïveté de ma part ? Ou du fait de la révélation par ce discours d'un manque d'humour de ma compagne curieuse de mœurs érotico-aquatiques ? Mais la remarque me met un instant de mauvaise humeur.

Ce léger courroux me permet d'exprimer ma vindicte contre les chasseurs de la Somme.

C'est un privilège rare de prendre un demi bien frais avec quelques amis ou une plaisante amie aux tables ensoleillées *des Tourelles*, agréable établissement du Crotoy surplombant la baie de Somme.

Il y a de par le monde des lieux et des moments paradisiaques que je n'ai pas de scrupules à apprécier à l'occasion. Telle la flânerie en la terrasse de cet hôtel coquet, rutilant de son crépi rouge récemment rénové.

Au dîner, légèrement grise du Muscadet ayant accompagné les fruits de mer, Karen a accepté de me tutoyer... Je flotte sur un léger nuage.

Le temps du repas.

– Si cela ne vous ennuie pas, Jacques, j'aimerais rentrer dès ce matin. Mon ami me téléphone habituellement le dimanche. Je préférerais me trouver chez moi s'il appelle.

– Je le pressentais, Karen ! J’ai passé hier une journée merveilleuse, mais j’ai bien senti que ces belles vacances se terminaient avec le jour...

J’ai peu dormi. Prenez le temps d’un coup d’œil à ce poème avant de vous préparer. C’est bien pour vous que je l’ai composé, celui-ci, durant la nuit.

*Je suis le magicien,
« Le marchand de bonheur... »
La plus belle est celle
Qui est près de moi.*

*Mes attentions le disent,
Elle le sait par mes yeux
Et le sent dans ses yeux
Enchantés qui en luisent.*

*Sa grâce proclamée
D’un sourire à mes lèvres
Va s’ouvrir à ses lèvres
De joie ensoleillées.*

*Effleurant son oreille,
La caresse des mots
Lui donne l’assurance
Et le port d’une reine.*

*Héraut de sa beauté
Je règne sur sa cour,
Magnifiant ses atours
Par tous plébiscités.*

*La plus belle est celle
Qui est près de moi.
Je suis le magicien,
« Le marchand de bonheur ».*

*Elle était près de moi
De toutes la plus belle.
L'espace d'un soleil de mai
J'étais le magicien.*

Tandis que je boucle ma valise, Karen gratte à la porte :

– Je tiens à vous remercier, Jacques. Oui ! Hier était une belle journée.

Sans plus de discours, Karen s'approche lentement et effleure ma joue d'un baiser. Avant de s'éclipser, une brusque rougeur au visage.

Le mutisme de Karen a duré presque tout le voyage de retour.

7

Chasse d'eau

En vacances en famille sur la Côte d'Azur, Eugénie Delacroix, bien calée dans les accoudoirs de la luxueuse DS, ne profite guère du spectacle de la Grande Bleue. Elle aime pourtant les flâneries dans la confortable voiture qui soulage ses articulations de la surcharge imposée par ses cent kilos, lors de leurs promenades touristiques en ces dernières chaudes après-midi de la fin septembre.

Mais Eugénie a abusé des boissons glacées et le gros repas de midi, après avoir hésité entre descente et ascension, semble avoir opté pour une dégringolade accélérée. Tirillée de douloureuses coliques, elle sent qu'il est impératif de trouver où se libérer au plus vite.

Un établissement de la Croisette est le bienvenu. Tandis que son mari et son fils Vincent s'approchent du bar pour déguster une bière bien fraîche, on entend déjà sa canne s'agiter fébrilement au bout du couloir en quête urgente des commodités.

A peine ces messieurs ont-ils absorbé deux gorgées, qu'ils voient repasser Eugénie haletante, la canne sous le bras, à une allure à laquelle ils ne la soupçonnaient pas d'être encore capable de se mouvoir.

– Payez vite ! Vite, on s'en va !

Les consommateurs s'exécutent, mi-inquiets, mi-contrariés de devoir abandonner leur agréable breuvage, et rejoignent leur infortunée compagne, hors d'haleine et inondée de sueur.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Démarre vite. Vite, ne traîne pas !

– Alors ?

– J'ai une horrible diarrhée, je leur en ai mis partout !

– Tu n'as pas nettoyé ? La chasse d'eau ne marchait pas ?

– Je n'y voyais rien. Il n'y en avait pas...

C'était le placard aux balais !

8

Vue sur la Grande Bleue

– Bonsoir Madame Delacroix, bonsoir Docteur, Madame, Monsieur Vincent.

– Ah ! Bonsoir, Chef. Vous savez que chaque année c'est en arrivant chez vous que l'on se sent vraiment en vacances.

– On a toujours doublement plaisir nous-mêmes à vous accueillir. A vous voir ici, on sait que la plus grosse affluence de l'été est passée et qu'on va retrouver un peu de calme pour ces dernières semaines. Avant de mettre aussi la clé sous la porte. Vous êtes content de votre table ?

– Je disais justement au Docteur qu'au bord de la terrasse, on aurait mieux profité de la vue sur la mer et le littoral, mais vous avez peut-être réservé ces tables à des habitués de la région ?

– Pas du tout ! Voyons Madame Delacroix ! J'ai pensé au contraire, qu'avec la petite brise que nous avons ce soir, vous seriez à l'abri au fond de la terrasse et vous voyez que ma femme a pris soin de vous asseoir le dos au mur qui a eu le soleil toute l'après-midi. Si la fraîcheur s'accroît, vous en resterez préservée. On va déplacer légèrement cette table devant vous pour mieux dégager la vue. Vous avez remarqué de ce côté comme l'horizon bénéficie

encore de belles clartés à cette heure, entre ciel et mer ?

– Tu vois bien, Eugénie, qu’on est toujours soucieux de ton confort. Tu as fixé ton choix ?

– Je voulais demander conseil à notre ami. Votre femme me parlait de truite au bleu. Ce ne sont pas de ces grosses truites saumonées qui n’ont guère de goût ? Je préférerais deux ou trois petites bêtes au beurre blanc tout juste grillées, avec deux rondelles de citron.

– Si vous voulez. J’ai des clients anglais, des habitués, qui sont là en ce moment. Ils ont eu l’occasion de se régaler de truites du Verdon, en se promenant dans l’arrière-pays, il y a quelques années. Depuis, ils m’en réclament régulièrement. C’est pour cela que vous en voyez sur la carte, mais pour vous qui aimez le poisson, Madame Delacroix, j’ai un filet de saint-pierre à la fondue d’oseille, vous m’en direz des nouvelles.

– Oh ! Non, malheureux, pas d’oseille ! Avec cette chaleur orageuse et les boissons glacées, j’ai été dérangée hier toute la journée ; je suis à peine remise.

– Va pour les truites maître d’hôtel, alors. Je m’occupe de vous les préparer moi-même. Sinon ma femme a noté deux carrés d’agneau à la provençale et un coquelet aux morilles. Pas de changement ?

– Non, non ! C’est très bien !

– En apéritif, deux pastis pour ces messieurs comme d’habitude et un porto pour Madame Vincent ? Madame Delacroix prendra quand même un porto ?

– Qu’en penses-tu Auguste ? Ça ne peut pas me faire de mal ?

– Je n'en pense rien, mais décide-toi ! Le chef a quitté ses casseroles pour t'être agréable, on ne peut pas le retenir toute la soirée ! Faites servir deux portos, j'en boirai un si ma femme craint de ne pas le supporter. Et merci à vous.

– Bon appétit ! Je repasserai causer un peu plus en fin de service, si vous êtes encore à table.

– Au moins je vois que vous vous régalez, les hommes, avec votre carré d'agneau et ton coquelet à l'air appétissant, Simone. Je ne pouvais pas en prendre avec cette sauce à la crème mais, bien que je préfère le poisson, j'aurais du commander le carré. J'aurais juste laissé tomates et courgettes de côté.

– Maman ! C'est toi qui as insisté pour avoir ces truites. Elles n'ont pas l'air mal d'ailleurs.

– Tu parles. Ils me proposaient des truites au bleu. J'ai l'impression que ce sont ces fameuses truites au bleu qu'ils ont réchauffées à la poêle avec un peu de beurre fondu. Ça n'est pas du tout grillé ! Mais goûteles donc, Auguste, tu pourras te rendre compte au lieu de soupirer.

– Je veux bien, mais tu en as déjà mangé une bonne portion ; elles ne doivent pas être trop mauvaises.

– Pour être copieux, rien à dire. Deux bêtes pareilles, il y a de quoi manger et j'en avais bien besoin après m'être vidée comme j'ai fait hier. Mais une m'aurait bien suffi, si c'était préparé convenablement.

– Mais elles ne sont pas mauvaises du tout, bien qu'elles aient refroidi maintenant. Tiens, goûte toi-même, Vincent ?

– Alors, il n’y a que moi qui ne peux pas donner mon avis.

– Mais si, goûte donc, Simone, tout le monde y a droit. En réalité, Maman, c’est que tu as sans doute la bouche encore un peu pâteuse. Ces truites me rappellent celles que l’on a mangées un dimanche à Besse le mois dernier.

– A Besse ? Non, mais tu rêves, Vincent ? C’étaient des ombles chevaliers à Besse. C’était autre chose que ça !

– Voyons, Eugénie, le petit a raison. Elles n’étaient pas meilleures. Et pour ce qui est des ombles chevaliers, à Besse ils t’ont dit ça pour te faire plaisir. Avec le lac Pavin à côté, ils laissent les clients y croire : *poisson de la région*. Si c’était de l’omble, ils l’auraient marqué en toutes lettres !

– Mais, enfin, Simone, dis-le-leur, toi au moins, que là-bas, elles étaient dix fois mieux.

– Vous savez bien, Maman, que je ne tiens pas au poisson et au *Beffroi* à Besse je me souviens que j’avais pris un coq au vin.

– Alors, Madame Delacroix. Je viens pour recevoir des reproches. On me dit que vous n’avez pas aimé mes truites.

– Oh ! Je ne dis rien ! J’ai toute la famille contre moi.

– Mais si, expliquez-moi ce qui ne vous a pas plu. Vous auriez dû tout de suite faire changer votre plat.

– Vous savez que je ne suis pas quelqu’un à faire de l’embarras. Mais j’ai bien le droit de trouver qu’elles n’étaient pas trop grillées, la peau n’était pas très croustillante. Et peut-être que votre fournisseur vous a un peu trahi pour la qualité de la marchandise.

– Allons, Eugénie, tu ne vas pas recommencer !

– Je ne suis pas un grand cuisinier professionnel, mais avoue que mes truites pour ton anniversaire avaient régalié tout le monde. Vincent aussi en est témoin.

– On ne le conteste pas. C'est la dernière fois qu'on a pu avoir de vraies truites sauvages de torrent qu'un patient m'avait rapportées. Il les dénichait dans les trous d'eau ou les gouffres en remontant les gorges de la rivière et dans les ruisseaux de montagne. Mais, c'est fini tout ça. On n'en trouve plus.

– Vous savez que c'est très réglementé, mais on arrive encore à se procurer de bons produits, même en élevage, et je vous assure que je ne sers que de la qualité, sinon je les raye de la carte. Et puis, une truite maître d'hôtel ce n'est pas le plus difficile à réussir.

Mais je ne voudrais pas que vous en restiez là. Acceptez un alcool de poire William pour digérer, j'ai un flacon au frais, vous m'en direz des nouvelles. Je vais chercher des verres à dégustation bien givrés et je m'accorderai de trinquer avec vous. Si le Docteur n'est pas contre, vous verrez que cela finira de vous nettoyer les papilles, Madame Delacroix, et demain vous pourrez à nouveau mieux apprécier la nourriture. Pas d'objections ? Je reviens !

– Cause toujours mon garçon ! Je n'ai pas d'étoile au Michelin, moi. Mais, pour les truites, je sais quand même en faire autre chose que du rata !

– Maman, voyons !

9

Ivresse

Terrasse fleurie sur la baie d'Hyères...

*Unis au bleu profond
De l'horizon marin,
Les ocres du couchant
Portés au long des vagues
Dansent sur les parois
Rocheuses de la rive,
Bercée du chant des cigales.*

*Au centre du tableau
Cadré par la grand'baie,
L'éclair de voiles blanches
Détourne le regard
Des murs aux plages chaudes
De grandes toiles fauves,
Hantées du chant des cigales.*

*Hibiscus et lauriers
De rouge triomphant,
Bougainvillées intenses
Ou bleus volubilis
Enchâssent d'un écrin
Le riche promontoire
Grisé du chant des cigales.*

*Le pagne bariolé
De l'hôtesse autorise
Quelque rêve improbable
De trésors envoilés
Sous les doux chatolements
De l'étoffe fleurie.
Quelque rêve grisé des rosés de Provence.*

10

Cabourg

Bayard sait qu'il n'échappera pas au mariage destiné à favoriser sa carrière politique. Mais il n'a pas apprécié de recevoir un ultimatum du futur beau-père, son mentor. Il a accepté cette issue dès le début et seule Hélène est cause qu'il veuille retarder ou esquiver la cérémonie. Maintenant qu'il est au pied du mur, il souhaite sincèrement l'en informer.

Il a obtenu d'avancer leur rendez-vous habituel du mercredi.

– Je voudrais te voir demain, je dois te parler.

– Non, Bayard, tu ne me dis rien ! Mais je veux bien te voir demain, je peux même me libérer quarante-huit heures. Je te suis où tu voudras.

– OK ! Je t'amène à Cabourg au Grand Hôtel !

– Sur la trace des jeunes filles en fleur ? Mais il y a longtemps que tu as cueilli le bouton, méchant loup.

Merde, elle est quand même chouette cette gosse ! Ça ne va pas être facile !

Hélène tient à ne pas lâcher une miette de son bonheur. Elle veut croire jusqu'au bout qu'elle gagnera leur combat, car elle sent bien qu'elle a en partie dompter ce beau fauve et qu'ils vivent dans une

complicité que Bayard n'a pas connue dans ses multiples aventures précédentes.

Elle sait pourtant que le plus dur reste à faire. Elle n'imagine pas de vivre éloignée de Bayard mais elle sait bien que l'échéance n'est pas très éloignée d'une crise à l'issue incertaine. Son espoir est que le cocon de bonheur qu'elle ne cesse pas de tisser autour de leur union retiendra Bayard in extremis d'accepter une alliance basée sur le seul intérêt électoral.

Elle ne souhaite pas se marier avec Bayard. Elle craindrait trop qu'il ne la croie guidée par l'attrait de sa fortune. Elle continuera à vivre en marge, comme elle s'astreint à le faire, en inscrivant leurs rencontres dans sa vie d'étudiante. En refusant au maximum le luxe qu'il serait tout prêt à lui offrir. Elle mènera ses études à leur terme et exercera plus tard son métier pour s'assurer elle-même le nécessaire. Bayard, pense-t-elle, comprendra cette démarche. Mais s'il doit se marier à une autre alors qu'ils vivent à l'unisson, elle saura qu'elle a finalement échoué dans sa tentative d'apprivoiser cet être que la disparition précoce de sa mère et l'adoration compensatoire de son père avaient rendu jusqu'alors inapte à une affection profonde pour tout autre personne.

La précarité de leur relation la rend plus précieuse encore et les quarante-huit heures vont se prolonger en trois jours de lune de miel. Pour la première fois, Hélène va sécher un cours important.

Dès leur arrivée dans le vaste hall, ils sont salués par le directeur qui a remarqué la réservation sur le registre :

– On n'a pas su me dire si c'était vous-même ou Monsieur votre père qui nous rendait visite. Ils vont

bien vos parents ? Cela fait quelque temps qu'on n'a pas eu le plaisir de les accueillir.

Sans se donner la peine de donner des détails, Bayard s'éloigne avec le plus gracieux des sourires emmenant à son bras Hélène pour lui éviter un cortège de flatteries. Ils franchissent la porte donnant sur la plage et font quelques pas sur la promenade qui longe les bâtiments, tandis qu'on débarrasse le coffre de la Lancia pour monter leurs bagages à la chambre. Ils la rejoignent le désir aiguisé par les senteurs iodées, le vert et le bleu du ciel et de l'eau échangeant leurs reflets, et le bruit des flots qui leur parviennent de la fenêtre largement ouverte sur la mer. Après cette étape amoureuse, ils reviendront respirer de plus près l'air marin et risquer un pied dans l'eau pour en apprécier la température.

Avec la robe légère qu'Hélène a enfilée pour cette promenade pieds nus dans le sable de la plage, elle est l'Albertine sautillante auprès du Narrateur qu'elle titille de réflexions ambiguës ou câlines.

– C'est vrai que tu es une vraie gosse. Quelle idée j'ai eu de ramasser ça ?

– Alors, Monsieur le Conseiller Général, on dévergonde les petites filles !

– Une petite fille qui ne manque pas d'expérience à ce que j'ai pu voir cette après-midi.

– C'est que je me suis offert le professeur le plus qualifié de la place de Paris. Chiche que demain je me fais faire des couettes avec un ruban au bout.

– Et je t'achète un cerceau. Je préférerais t'offrir une robe du soir pour le bar et le dîner si tu veux accepter un cadeau pour une fois.

– Tu préfères qu’on te voie avec une pute entretenue plutôt qu’avec une gamine.

– Une mignonne petite pute avec un nez pointu, oui j’ai bien envie qu’on me voit avec.

– D’accord, ce soir je me vends, le Grand Hôtel, la robe du soir. Il t’en faut pour ton argent, cette nuit tu auras une vraie professionnelle dans ton lit, tu n’es pas prêt de dormir !

Mince, c’est mal barré pour raconter ma petite histoire. Bah ! Demain ça sera peut-être un peu plus calme.

Ils ont trouvé une robe fourreau bleu nuit, très sobre, dans la boutique mode. Bien à la taille d’Hélène elle met sa poitrine en relief et souligne les hanches qui retiennent une ceinture lâche en maillons dorés, accordée à un petit collier fantaisie. Elle a refusé d’aller chez le joaillier pour un bijou de qualité.

– Une vraie pute, on lui offre du clinquant pas de l’or fin !

Il lui a semblé qu’une nuance d’amertume passait dans son propos, mais elle a retrouvé immédiatement sa franche gaieté. Fausse alerte !

Dans les fauteuils profonds du bar, bercés des airs anciens entrecoupés de rythmes de jazz égrenés par le pianiste, ils se laissent gagner par une douce rêverie et renouvellent leurs consommations. Lorsque Hélène se lève pour venir à lui, Bayard est fier de la ligne pure qu’offre la silhouette de sa jeune compagne, avec ses cheveux noirs, tirés vers l’arrière pour dégager le front et retenus par un ruban d’un bleu identique à la robe qui dessine sobrement ses formes. Elle s’assoit sur l’accoudoir :

– Tu sais, je crois que je suis un peu pompette, ce deuxième planteur m’a mise en émoi.

– Tu préfères aller t’allonger dans la chambre, on peut se passer de dîner si tu veux.

– Pas du tout, je me sens très bien au contraire ; je boirai de l’eau en mangeant et ça ira très bien. Je suis venu pour me blottir contre toi. Dis-moi ! Une pute, on peut lui caresser les cuisses en public ?

– Le problème, c’est que je t’admiraïs quand tu t’es levée, tu n’as pas du tout l’air d’une pute ! Tu es même plutôt classe.

– Sois gentil Bayard... Remonte ta main entre mes cuisses doucement tout en haut sans bouger.

Bayard, qui ne s’est jamais permis un geste déplacé en public, introduit la main sous la jupe d’Hélène, au vu de deux respectables élégantes au sourcil courroucé.

Hélène a besoin d’éprouver physiquement la présence de Bayard pour goûter complètement ces instants de bonheur et elle est heureuse qu’il brave pour elle la réprobation de l’assistance.

Bayard n’a pas dit ce soir-là à Hélène ce qu’il était venu lui dire. Il ne lui a pas dit non plus le lendemain, ni le troisième jour qu’ils ont volé à l’univers quotidien. Il y a parfois des paroles incongrues, imprononçables en tels lieux ou telles circonstances.

Bayard n’est pas loin de partager le bonheur total exprimé par Hélène. Un voile pourtant. Des regrets ? Une après-midi où ils reposent nus dans un demi-sommeil, il revoit, comme en un rêve étrange, une image du passé. Il joue dans la cuisine de tata Colette avec une sauterelle dont il a arraché une patte. Et peu à peu dans sa somnolence, un nez mutin surmonté de

deux yeux limpides se dessine au milieu du clair visage d'Hélène, lentement apparu face à Bayard enfant, par la métamorphose de l'insecte immolé.

Un soubresaut le ramène au présent, sans déranger le repos d'Hélène. Paupières closes, ses longs cheveux noirs ramenés sous la nuque dégagent un long cou qui prolonge sa mince silhouette. Il pense à un Modigliani dont elle a longuement admiré le mélancolique dépouillement, lors d'une exposition où elle l'a une fois entraîné.

– C'est le peintre favori de mon père, avait-elle alors précisé.

Deux semaines plus tard, une grosse Mercedes conduit Bayard à l'aéroport, pour gagner le Japon où il va épouser Sandra en la seule présence des témoins.

11

En barque dans les marais

*Ce pays en retrait,
Bocages et marais,
Pays sauvage et fier
Peuplé de vieilles pierres.*

*Avec sa plaine aussi,
Cultures et mystères.
Eaux stagnantes ici
Et là ces grappes claires.*

*Entre de sombres haies,
Dans les jeux de lumière,
Aux ombres du passé,
Nous voguions en galère,*

*Au milieu de l'été
Du pays d'où tu es...*

12

En l'île de beauté

*Ce pays presque en marge,
Vaisseau ancré au large,
A demi en deça,
Par moitié au delà
Des montagnes centrales,
Le foc et la grand'voile.*

*Villages accrochés,
Des virages sans fin,
Rivages de rochers
Ou baies de sable fin
Aux filles bariolées.
Képis blancs exilés.*

*Des flammes insensées
Flagellent de plis noirs
Le maquis parsemé
Des silhouettes noires
D'antiques Colomba.
O ! Corsica bella !*

*Tu m'as aussi charmé,
Pays que tu aimais...*

13

Bain de mer

C'est un petit miracle qu'a réalisé Julie en cette chaude fin d'après-midi. Voilà plus d'une heure que le docteur Delacroix mi-somnolent, mi-attentif parcourt la pile de revues professionnelles et de journaux que sa fidèle secrétaire a disposée près de son fauteuil de plage sur le sable de La Baule. A cette occasion, Auguste a revêtu long short, chemise Lacoste et casquette de capitaine de marine, son habituel équipement sportif de vacances. Certes, il ne se hasarde pas à exposer une trop grande surface cutanée, mais, de temps à autre, il s'aventure à allonger les jambes, ce qui livre ses mollets au chaud soleil de juin, en dehors de la large zone d'ombre du grand parasol sous lequel Julie l'a aidé à s'installer. Ses membres inférieurs sont ainsi soumis à une série d'épreuves successives, puisque ce sont eux qu'il a déjà offerts à la furie des flots lorsqu'il a accepté de patauger durant cinq à six minutes dans la vague avec Julie, à trois mètres du bord.

Au retour de cette expédition maritime, Julie, agenouillée devant le transat du docteur, lui a minutieusement essuyé les jambes à l'aide d'un drap épais dévolu à cet unique usage. La serviette de bains,

que le praticien a portée en mer sur les épaules, demeure *in situ* pour habiller son buste et lui permettre d'éponger la sueur de son visage. Quand toute trace d'humidité a disparu, la jeune femme est prise d'un fou rire au moment où elle enduit à nouveau d'huile solaire la partie inférieure de l'anatomie doctorale qui en a déjà bénéficié dans son ensemble avant l'immersion océanique partielle.

– Qu'est-ce que tu as à rire brusquement comme une sottise ?

– Rien, rien !

– Quoi rien ? C'est bien la peine que j'accepte de te faire plaisir en me traînant ici ! Pour que tu te fiches de moi !

– Mais non ! J'ai pensé tout d'un coup au Pape qu'on a vu à la télé en train de laver des pieds propres sur la place Saint-Pierre.

– Ouais ! C'est bien ce que je dis. Tu es vraiment une sale gosse ! En attendant repars te baigner si tu veux, mais ne me laisse pas cuire trop longtemps.

Après quelques brasses, Julie, qui n'est pas une grande nageuse mais adore s'ébattre dans cette eau opportunément chauffée par deux semaines de beau temps, revient régulièrement quelques minutes sous le parasol. Le docteur lui a dit d'enlever son soutien-gorge, sans qu'elle-même ait eu à en manifester le désir. C'est dire si sa magnifique silhouette attire les regards. Indifférente, avec à peine un léger sourire, elle déambule gracieusement pour revenir s'appuyer au dossier d'Auguste et poser gentiment sa main sur son épaule avec un tantinet d'ostentation à l'adresse des parasols voisins.

– Tu tiens vraiment à m’inonder ! A l’ombre de la toile, ce n’est pas près de sécher !

– Très bien ! Très bien ! Si je dérange, je m’en vais ! A bientôt !

Quelle sacrée gosse, personne ne m’a jamais entortillé comme ça ! Qu’est-ce qu’elle ne m’aura pas fait faire ?

Donnant donnant, le docteur a admis de séjourner sur la plage, Julie accepte un sixième repas consécutif au restaurant. Elle se serait volontiers contentée d’une demi-douzaine d’huîtres et d’une glace, mais devant l’abnégation du docteur cette après-midi, elle ne peut pas elle-même refuser un repas plus consistant indispensable à la bonne santé du docteur. Il est vrai que la qualité de l’enseigne est de nature à réveiller les papilles.

Au restaurant l’Océan au Croisic, au-dessus des rochers de la Côte Sauvage battus par le ressac, le docteur Delacroix admire le visage épanoui de Julie, légèrement hâlé et rosi par la flamme des bougies. La lumière dansante dessine et anime sur le mince voile blanc de la baie vitrée un profil régulier, lorsque la jeune femme penche son long cou, dégagé par le chignon qui tire ses superbes cheveux roux sur la nuque, pour admirer le spectacle du dehors.

III

Envols

14

Querelles de famille

L'arrivée de Josette Desmoulins à Montaignut a lieu dans l'énervement. Elle n'aime pas conduire sinon pour faire ses courses avec sa petite R5. Et elle a dû affronter la route avec la BX. Baptiste et Laetitia ont été odieux durant tout le trajet. N'arrétant pas de se disputer à l'arrière ou de rire bruyamment de leurs lourdes plaisanteries d'adolescents. D'autant moins soucieux des remontrances de leur mère qu'ils la sentaient tendue et absorbée par la conduite.

Josette n'aime surtout pas abandonner son mari. Pour ces dix jours avant qu'il ne les rejoigne, elle a donné toutes les consignes à sa dévouée Madame Rodriguez. Les repas de Jacques seront soigneusement préparés. Mais Josette a tellement l'habitude de l'accueillir, d'en prendre possession aussitôt qu'il quitte son cabinet ! Elle se sent dépouillée de ne pas l'avoir auprès d'elle, soumis à sa sollicitude.

Sitôt descendue de voiture après les embrassades, sa mère l'assaille de ses jérémiades :

– Ta fille, je te recommande, si on doit compter sur elle, on est servi !

– Elle n'est pas là ? Elle sait bien qu'on arrive cette après-midi !

– Mademoiselle est à sa leçon de pilotage. Ah ! Ça elle n'en a pas manqué une depuis qu'elle est arrivée.

– Mais je croyais que c'était le matin ?

– Evidemment ! Quand on lui a téléphoné que c'était remis à l'après-midi, je lui ai dit de ne pas y aller, puisque tu arrivais. Mais j'ai eu beau chanter, on n'en fait qu'à sa tête.

– Que veux-tu ! Ce n'est plus une gamine, elle a passé ses dix-sept ans.

– Je m'en doutais, c'est encore moi qui ai tort. En tout cas, une autre fois si tu ne veux pas te déranger pour ta mère, ce n'est pas la peine de l'envoyer ; ça donne plus de travail que ça ne rend service.

– Oh, écoute Maman ! Tu n'es quand même pas impotente, je laisse mon mari pour venir te voir plus tôt et voilà comme je suis accueillie. Ça suffit à la fin !

Hélène fait son entrée, alors que la grand'mère se retire dans sa chambre en grommelant :

– Son mari, elle peut en parler, pour ce qu'il est aimable celui-là.

Josette n'a pas le temps de répliquer, la porte de la chambre s'est brutalement refermée.

C'est Hélène qui bénéficie de l'excès de nervosité de sa mère :

– Qu'est-ce que tu as bien pu faire à ta grand'mère, pour que je la retrouve dans un état pareil ?

– Mais tu penses bien, Maman, que j'ai passé tout mon temps à l'exciter. Elle ne grogne pas suffisamment d'elle-même, répond calmement Hélène, en tournant aussitôt le dos à sa mère pour aller embrasser les deux petits, abrutis par le voyage et par cette arrivée mouvementée :

– Alors la forme, les artistes ? Et comment va notre gentil Papa ?

Le lendemain les choses se sont apaisées. Prise entre deux générations, en bon stratège Josette a réalisé qu'elle doit rompre l'encerclement. A lutter, mieux vaut éviter que ce soit sur deux fronts. Elle s'enquiert auprès de la grand'mère, toujours sur pied de bonne heure, de ses petits ennuis de santé.

Elle l'accompagnera chez le pédicure, elle va prendre rendez-vous dès cette après-midi. Mais oui, on passera chez la coiffeuse qui égalisera les mèches et fera une mise en pli.

Au fond la grand-mère est toute contente, du moment qu'elle a sa fille auprès d'elle, mais Josette sait bien que ça ne l'empêchera pas de se plaindre. Aussi a-t-elle décidé d'être tout miel avec Hélène. Elle a plus de chance de retrouver quelques sourires de ce côté-là.

Josette ne reproche même pas à sa fille de venir prendre son café au lait avec un tee-shirt étroit et de tissu léger sous lequel ses seins pointent insolemment (elle pourrait quand même enfiler un polo plus épais et plus ample si elle ne veut pas mettre de soutien-gorge en sautant du lit !).

Hélène a décidé aussi d'enterrer la hache de guerre, mais devant le sourire épanoui avec lequel elle est accueillie par sa mère, elle se dit qu'il n'est peut-être pas nécessaire qu'elle-même en rajoute en amabilité. Sinon Josette va penser que sa fille a quelque chose à se faire pardonner. Ou se douter qu'elle a quelque chose à demander. Elle laisse donc sa mère poursuivre son offensive de charme, tandis que la grand'mère fait le tour du jardin.